

Chronique.

UN avocat d'une ville des Etats-Unis fut une fois élu membre du conseil municipal de cette même ville. Dès son entrée il s'y distingua par un caractère étrange qui ne manqua pas d'inspirer à ses collègues une sorte de crainte respectueuse.

Cet original ne s'avisait-il pas un jour, au lieu de participer tout simplement aux bénéfices et immunités de leur charge lucrative, de dénoncer les autres conseillers qui ne demandaient qu'à être laissés tranquilles et de découvrir aux yeux des contribuables non-seulement le pot aux roses mais les *pots-de-vin* du laboratoire municipal.

Il y gagna une réputation de vrai brouillon, de toqué même, auprès de ces messieurs, qui l'appellèrent aussi dans l'excès de leur mauvaise humeur : mauvais coucheur, empêqueur de danser en rond, etc.

Son action — on se le figure sans peine, — avait cependant attiré sur sa personne la curiosité publique. Son nom était dans toutes les bouches. Les journaux aggravèrent encore l'émotion populaire en propageant à l'extérieur l'histoire de ce personnage extraordinaire, si bien que dans tout l'état de New-York on répétait la même chose : — Il paraît qu'il y a un honnête homme à Buffalo !

Quelques naïfs élevaient les mains au Ciel, s'extasiaient, tandis que les gens d'expérience haussaient les épaules avec un sourire d'incrédulité.

Mais la rumeur se confirmant, il n'y eut qu'une voix pour l'élire gouverneur de New-York. La jalousie gagna bientôt les autres états, qui, ne pouvant tous l'avoir en propre, convinrent de le faire président des Etats-Unis, de façon que chacun put alors se réclamer d'une relation quelconque avec le Merle Blanc de la politique.

Ce diable d'homme, resté toujours le même en dépit des circonstances et des gâteries populaires, fit encore des siennes à ce poste élevé. Au moment où, candidat pour la seconde fois à la présidence, la lutte allait s'engager entre lui et un puissant adversaire, ne voilà-t-il pas qu'il s'imagina d'user de son droit de chef du gouvernement pour rejeter — par attachement aux principes — deux mesures de première importance, adoptées par le parlement américain, et affectant les intérêts d'une grande partie de la nation.

Pour le coup une telle honnêteté devenait gênante, au moins pour un grand nombre, et c'est ce que de loyaux adversaires réussirent à persuader au peuple, qui renvoya à ses clients le trop rigide avocat.

Seulement, comme l'honnête homme en ce dernier est doublé d'un homme d'état de haute envergure, on fut bien content de revenir à lui quand, en novembre dernier, finit le terme de son vainqueur.

Et c'est ainsi que M. Grover Cleveland est rentré le 4 mars à Washington en triomphateur avec sa charmante femme, acclamée elle-même comme une reine et Baby Ruth, *l'idole de la nation*.

Par un de ces cruels retours des choses, tandis qu'une reine de la démocratie arrive ainsi au suprême honneur et reçoit les hommages d'autant plus sincères qu'ils sont libres, d'un peuple immense, une autre pauvre et vraie souveraine est dépossédée de son empire et forcée de descendre pour ne plus les remonter les degrés du trône de ses pères.

Que si l'on veut connaître le prix d'une couronne par le temps qui court, voici ce qu'en offre le gouvernement des Etats-Unis à cette malheureuse Liliunokalani, ex-reine des îles Hawaï :

Une rente viagère de \$20,000. Une somme de \$150,000 est en outre proposée à son Altesse cuivrée Kaiulani, héritière de la précédente, pour l'achat de son droit ou plutôt de son espérance dynastique. De sorte que, dans quelques années, à la mort de Liliunokalani, il ne restera plus de toute une lignée de majestés qu'une petite bourgeoisie vivant modestement du maigre revenu de ses \$150,000. *Sic transit.....*

Quelque dépréciation que subissent les diadèmes royaux à l'époque actuelle, il semble pourtant qu'ils aient gagné de la valeur depuis qu'un peuple a nous connu a donné le premier, l'exemple d'en briser le métal précieux pour s'en distribuer les parcelles.

Une couronne en France il y a cent ans ne valait rien..... que l'échafaud.

Je ne sais ce qui fait que ceux qui en possèdent les prisent encore si fort aujourd'hui. Il est vrai qu'il est bien naturel que chacun tienne à ses petites affaires ; je ne vois qu'un Tolstoï qui, dans ce